

MOUTHËRS-BOËME

FAITS ET GENS

Années 1940 - 1950

Livret de
l'Association Boême Patrimoine

PRÉAMBULE



L'Association Boème Patrimoine avait repris dans son programme d'activités un projet évoqué à différentes occasions avant même la naissance de l'association. Il s'agissait, pour les anciens de Mouthiers, de se remémorer qui habitait, du temps de leur enfance, dans les différentes maisons et nombreuses boutiques, du vieux bourg et d'enregistrer -sous quelque forme que ce soit- ces souvenirs.

Ainsi, depuis le début de cette année 2000 se sont tenues chaque semaine une, puis deux réunions (la deuxième au foyer résidence), au cours desquelles ont participé de plus en plus de personnes enthousiasmées par cette initiative leur permettant de raconter leur jeunesse et tout leur environnement d'alors.

Au cours de la première séance, un essai d'enregistrement sur bande magnétique s'est révélé inexploitable car trop de personnes intervenaient en même temps. Plutôt que de brider la spontanéité il a été décidé de se contenter de prendre des notes et de reconstituer ensuite les textes. C'est donc la présidente, Thérèse Lathière, initiatrice du projet, qui a mené ces réunions et noté, autant qu'elle a pu, les souvenirs évoqués.

Très vite un souvenir de l'un rappelant un souvenir d'un autre, le fil conducteur de la rue avec ses maisons et ses habitants s'est enrichi d'anecdotes et en fin de compte, de l'histoire de Mouthiers concernant surtout la période

des années 40 et 50. Parallèlement au projet initial il a donc été obtenu suffisamment de matière pour réaliser un petit livret de souvenirs.

Peut-être quelques faits paraîtront-ils un peu déformés à qui les a connus. Il faut se dire que chacun les avait perçus à sa façon, selon sa sensibilité, et que ces souvenirs bien anciens, se sont décantés. Il a fallu aussi, au cours des différentes réunions, noter l'essentiel et enfin retranscrire les évocations. L'association Boème Patrimoine sera reconnaissante envers toute personne permettant de corriger des erreurs.

Précisons que si certains croient reconnaître des personnes dont le nom n'est pas clairement indiqué ce ne peut être, évidemment, que le fruit du hasard.

Voici le groupe de personnes qui ont bien voulu évoquer leurs souvenirs :

Guy AUDEBERT

Gisèle AUGEREAU

Jeanine BLEUVAIS, née LAMBERT

Christiane BOUSSEAU, née AUGEREAU

Mauricette CHIRON

Jacques et Eliette DEDIEU, née ALLEMAND

Yvan et Christiane DOUSSAU, née GACHINOIS

Simone GINET

Thérèse LATHIERE, née GAUTHIER

Jeanette LEVÊQUE, née LAUZEILLE

Jean et Josette MANANT, née CRÉTEN

James NEBOUT

Josette NEBOUT, née CLÉNET

Paulette SOLAS, née DENAUD

Claude et Huguette SOULARD, née VAUDOU

PERSONNAGES ET PETITS FAITS



LA ZÉLIE

Elle habitait au-dessus de l'ex quincaillerie Chastagnol, à l'actuel N°17 de la rue de la Boème. Elle marchait très mal et se faisait " traîner " pour revenir de l'usine Laroche où elle travaillait. Elle aimait bien les enfants aussi avait-elle toujours des bonbons dans sa poche. Mais comme ils prenaient la poussière au cours du travail, pour les nettoyer elle les suçait avant de les donner aux enfants. Les mères : "Surtout tu ne le manges pas ! "

UN COUPLE

Devant l'eau qui coule du robinet juste installé :

" C'est magnifique ! "

Devant les émissions de catch à la télé, commentées par Roger Couderc : " Tue-le ! Mais tue-le ! "

Devant des danseuses à la télévision : " Mais, sa culotte ne va donc pas craquer ? "

A L'ÉPICERIE

Les femmes de l'usine sortaient à 11 heures 30 et reprenaient à 13 heures. Il fallait faire les courses, allumer la cuisinière, cuire le déjeuner et manger avant de repartir. C'est dire si elles étaient pressées. Or une dame, femme au foyer, guettait l'arrivée des ouvrières et se précipitait à l'épicerie, ce qui entrageait ces femmes.

L'une d'elles, exaspérée, dit à l'épicier : " Si demain elle est encore là, gare ! ". En effet, le lendemain, l'ouvrière avec ses copines annoncent à la femme : " Si tu nous fais encore le coup, gare à toi ! Tu as tout ton temps, toi ! ". Et cela a porté, les ouvrières ne l'ont plus revue en débauchant !

Une autre fois, l'épicier, très serviable, porte à sa voiture le panier de la femme du Général qui habite à Vesne. Une ouvrière qui assiste à la scène lui tend son panier : " Tenez, portez ça chez moi aussi ! "...

LE MAÇON

C'était un très bon ouvrier, très adroit, mais qui préférerait braconner aussi bien le poisson que le gibier. Sur la fin de sa vie il lui arrivait de coucher sous les ponts à Angoulême ou dans le cimetière de Mouthiers. Le laitier qui ramassait le lait de la ferme de Forges s'était rendu compte qu'il manquait toujours environ un litre de lait dans le bidon placé par le fermier au bout du chemin. Un jour, celui-ci, alerté par le laitier, fit le guet et que vit-il ? Un homme en train de boire le lait avec une paille. C'était notre maçon !

LE PERE DALIDET

Le Père Dalidet était cultivateur au village de Chez les Rois. Il avait des vaches qu'il avait baptisées du nom de ses voisins. Et il ne se gênait pas pour les " engueuler " (les vaches).

Les anciens de Mouthiers savent qu'il s'était fait faire à l'avance son cercueil, à ses mesures, puisque le fait avait été publié dans la presse. Et où était entposé le cercueil ? Chez lui, bien sûr. Et qu'en faisait-il ? Il couchait dedans, paraît-il.

LE PEINTRE

Il était en apprentissage à Nersac. Un jour, pendant qu'il fait la sieste, ses copains peignent en noir ses verres de lunettes. Quand il se réveille : " Oh, les gars, je suis aveugle ! ".

LE PÈRE PARAILLOU

Le père Paraillou, qu'on appelait l'Hercule, travaillait à l'usine de Mouthiers, puis il se mit à faire journalier chez Mlle Gorson, Mlle Ginot, Mr Corsi... Chez celui-ci il faisait les vignes et labourait avec une charue " Tombale " (c'est sa marque) attelée à un cheval. Par contre le père Paraillou avait un mulet. Quand le mulet était fatigué il se couchait et rien n'y faisait, il fallait attendre son bon vouloir. Après avoir habité à Gersac le père Paraillou a terminé sa vie dans un bâtiment de la commune plus ou moins en ruines qui est maintenant la salle de cours de la MJC et le local des jeunes situé dessous. Certains appelaient ce bâtiment " la maison du Père Paraillou ".

DOLORÈS

Tard, de nuit, un homme revenant de son travail allait chez lui, à la Croix Ronde. Au moment d'entrer dans sa maison il entend :

- Au secours ! Au secours !
- Qui êtes-vous ?, demande-t-il.
- Au secours !
- Où êtes-vous ?
- Là !
- Où ça là ?
- Là !
- Mais encore ?
- Là ! Et la voix n'était pas très assurée.

Il a repéré d'où venaient les appels : de l'autre côté de la voie ferrée. Il prend sa lampe et s'élance, non pas par le sentier qui traverse directement la voie, mais par la route. Il passe sur le pont de chemin de fer, arrive aux Maisons Neuves, appelle un copain en passant: " Viens m'aider ! " .

Ils arrivent au petit talus qui domine les jardins, à côté de la maison Triaud.

- Où êtes-vous ?

- Là !

L'un des hommes descend un peu sur le talus tapissé de ronces. C'était une femme, là, au fond. Impossible de la sortir, même à deux, car il y avait vraiment trop de ronces ! On ne pouvait pas approcher, du moins suffisamment. Enfin, à force, ils finissent par la hisser.

Elle étreint alors ses sauveteurs pour les embrasser. Et elle ne relâche pas son étreinte... qui lui sert aussi à se maintenir debout. Une fois séparés, Elle veut revenir au bourg de Mouthiers, mais les hommes lui font faire demi-tour, direction La Rochandry, où est son domicile !

LE PÈRE PIGNON

Le père Pignon " s'engueulait " souvent avec Suquet, en parlant politique en plein milieu de la rue. Ils en venaient même aux mains. Il était toujours bien mis, portait un chapeau. Mais un jour qu'il était saoul on l'a retrouvé, étendu dans le caniveau, sous la pluie qui tombait comme vache qui pisse.

LE MÉGOT

Le père X... ramassait les mégots pour les chiquer. A l'usine, quelque gars avaient attaché un mégot au bout d'une ficelle. Le vieux l'aperçoit, se penche, fait semblant d'attacher son lacet de chaussure, va pour l'attraper...

mais le mégot " fout le camp " ! Le vieux en reste tout sidéré !

LE CAMION

Un dimanche, le Père Y.. transporte à Sers, avec son camion, l'équipe de foot de Mouthiers. Un pneu creve. Réparation. Nouvelle crevaison, etc... Au total, sept crevaisons pendant l'aller-retour. L'équipe est rentrée à Mouthiers à dix heures du soir ! Et, pour être à l'heure au match, les joueurs ont fait la fin du chemin à pied. Mais il faut dire que le Père Y... était mécanicien, et chacun sait que les cordonniers sont les plus mal chaussés.

Mme SEMLER

Mme Semler, malade, était à l'hôpital où elle meurt. A l'époque pour éviter les frais de passage entre communes, on ramenait les mourants chez eux et même les morts sensés être encore vivants. Donc Mme Semler, morte, est rapidement ramenée chez elle et recouverte d'un drap. Deux voisins la veillaient. Tout à coup, une voix : " Il fait pas chaud ici ! ". Puis la morte se redresse et se met à chanter " Frou-frou... ". Vous imaginez l'étonnement des veilleurs !

D'où l'utilité des Croque-morts qui, autrefois, mordaient le gros orteil d'un mort pour vérifier qu'il était bien mort.

Mme Semler est quand même définitivement morte dans la nuit qui a suivi.

ROBESPIERRE

Robespierre, c'était son nom, était le cordonnier de Mouthiers, pendant la guerre. Il débordait de travail mais, avec la pénurie de matières premières, les réparations s'éternisaient. " Quand aurai-je mes chaussures ? " .

Réponse invariable : " Demain, demain. Pas de cuir, pas de clous ! ". Un client, Mr Tabuteau, vient chercher ses chaussures. Robespierre les a aux pieds. Il revenait d'Angoulême où il était allé chercher ses fournitures...

LA REBOUTEUSE

Pierrot avait une entorse. Il va voir Mme Thomazeau, la rebouteuse à la poigne redoutable. " Cramponne-toi à la barre de la cuisinière, mon gars ! ". Et là voilà qui commence à pratiquer ses soins. Sous la douleur, Pierrot tire sur la barre... et tombe avec la cuisinière ! Au moment de partir : " Combien je vous dois ? ". " Rien, mais remets-moi la cuisinière en place. "

LE CROTTIN

Le comptable de la SNCF, avait un petit-fils. Cet enfant avait l'habitude de guetter le passage des chevaux pour ramasser leur crottin avec une pelle et un balai. En effet, le crottin de cheval était fort prisé, à l'époque, car on le mettait sur les pots de fleurs ou dans les jardins. Quelqu'un lui dit : " Voilà une voiture ! ". L'enfant se précipite et, après le passage de l'auto, cherche et cherche à nouveau, ne voit rien et s'écrie : " Où est tou qu'elle a chié quelle voiture ? "

LA BROUETTE

Le père S... avait emmené des copains, avec sa voiture, prendre un pot au bar du Pont des Tempes. En fait, ce sont plusieurs pots qu'ils ont pris. Malgré tout, le père S... a pu ramener tout le monde à Mouthiers, plus précisément jusqu'à son garage, à la Frérie. Mais là, sorti de la voiture, impossible de le faire tenir debout. Ses copains trouvent une brouette sur place, le chargent dedans, puis descendent jusqu'au pont de chemin de fer

et remontent la Grand rue. Ils arrivent devant la maison du docteur Decressac juste au moment où celui-ci sort de chez lui. " Mais qu'est-il arrivé ? ", demande-t-il. Puis s'étant approché, il ajoute : " Ah, je vois, ça ira mieux demain ! "

Justement, le lendemain, le père S... rencontre ses compères de la veille: " Dites donc, vous n'avez pas été sympas avec moi, hier. Vous m'avez pelé toute la tête ! ". En effet, les autres, sans faire attention, l'avaient installé dans la brouette avec la tête portant sur la roue !...

AMOUR MATERNEL

A 90 ans et plus, tous les dimanches matins, Mme D... mettait un tablier de satin noir et en agrafait la bavette avec une boucle. Elle fourbissait aussi ses souliers. Elle traversait ensuite le Champ de Foire pour aller demander à sa voisine :

- As-tu vu mon drôle, ce matin ? Car, fâchée avec sa belle fille, elle n'avait le droit, elle, qu'à le voir de loin.

- Eh non, pas encore !

Elle attendait alors un moment, cachée derrière un buisson au cas où il sortirait. Puis elle remettait à sa voisine un bol de tapioca au caramel qu'elle avait apporté précautionneusement jusque là.

- Tiens, tu donneras ça à mon drôle.

Il faut dire que le drôle avait bien soixante-dix ans !

CLOTAIRE



Sa femme tenait une épicerie . Elle attirait les enfants en leur donnant un bonbon et leur disait ensuite: " Va chez ta mère chercher des sous, tu en auras d'autres. "

Clotaire avait un jardin (en face de la forge). Mais on lui volait ses légumes ainsi que ses oeufs, dans la carrière qui lui servait de poulailler. Alors il avait installé un fusil actionné par l'ouverture de la porte. Il n'en avait rien dit à sa femme. Elle va au jardin, ouvre la porte. Le coup part... et les plombs lui rasant la tête !

Un autre jour, Clotaire revient à la maison après la récolte des oeufs. Sa femme: " C'est tout ?". Clotaire vexé: " Eh oui, c'est tout !". Et il lui balance, l'un après l'autre, tous les oeufs à la figure !

Clotaire était très bricoleur. Il avait un gros ressort qu'il voulait utiliser. Il fallait le comprimer et avait besoin de ses deux mains pour le faire. Mais il lui manquait une main pour coincer le ressort avec une goupille ! Il hèle alors un gamin pour l'aider et passer la goupille. Tous deux se mettent en position, les doigts de Clotaire " ripent " (glissent) sur le ressort qui s'envole et passe au travers du toit de l'appentis. Le gamin aussi s'envole de peur sans demander son reste !

Clotaire était aussi inventif mais assez maladroit. Il avait bricolé un moteur pour son motoculteur qui, un jour a failli l'écraser. Une autre fois il met l'engin en marche

et veut faire avancer la chaîne avec son doigt. Quand la chaîne démarre, elle lui coupe le doigt ! Le médecin lui donne une pomade aux sulfamides. Lassé de faire les pansements, il ouvre le tube, y foute son doigt et l'y laisse. Le doigt gonfle, impossible de le sortir du tube ! Quant au bout de doigt, il est resté sécher sur un piquet !...

Pendant la guerre, sa fille allait chercher de l'eau dans la Boème, au lavoir communal. Un groupe d'officiers allemands allèrent la voir ce qui n'a pas plu au père, si bien qu'il a " passé une dérouillée " à un officier. Heureusement l'eau de la rivière a été déclarée non buvable pour les chevaux de la garnison qui est alors partie. A l'époque, il en fallait moins que ce qu'a fait Clotaire pour être fusillé.

Ancien combattant de la guerre de 14-18 libertaire il a été réquisitionné pendant la 2e guerre au bénéfice des Allemands. Il se munit alors d'une trique et, direction la mairie ! Il frappe la table du maire avec sa trique: "Enlève mon nom de là-dessus !" "

Comme il était garde-champêtre c'est lui qui tirait habituellement le feu d'artifice. Le 14 juillet 1950 il allume une fusée avec sa torche. Mais il échappe la torche qui s'enfile dans sa poche pleine de pétards. Résultat ? Il a le côté brûlé et il faut l'emmener à l'hôpital !

Bien plus tard, il tombe dans la rivière avec son motoculteur, vers les marais. Laurent Gernon et un autre gamin, qui pêchaient, le tirent de là. L'un lui tient la tête hors de l'eau pendant que l'autre court chercher de l'aide.

SUQUET



Pendant la première guerre, Suquet faisait partie de la compagnie dite des " Joyeux " nettoyeurs de tranchées. Appelés Corps Francs en 1940, ces soldats étaient chargés d'aller chercher des ennemis dans les tranchées pour avoir des renseignements ou pour des actions de commando.

Il travaillait chez Brégeas, à Forges, dans les années 40. Il tenait les pattes des animaux (chevaux, vaches, boeufs) que l'on ferrait, actionnait le soufflet, etc.

Il était surtout connu pour son braconnage et ses saouleries. Un jour qu'il travaillait à la forge il avait très mal aux dents. Gérard (Brégeas) lui dit : " T'as pas besoin d'aller au dentiste, je vais te l'arracher ! ".

Il y avait effectivement suffisamment de tenailles de toutes sortes à la forge. Exécution : Suquet ne bronche pas. Puis on lui fait laver la bouche à l'alcool : " Tu peux l'avalier ! ". Il avait d'ailleurs l'habitude de se rincer les dents au vin rouge et il ne le crachait pas. Par la suite Suquet faisait de la réclame : " T'as mal aux dents ? Va voir Gérard ! ".

Il détestait les Allemands et ne craignait pas d'insulter les trains de soldats depuis le café Labidurie (puis Lamazières et actuellement Goncalvès). Un jour il transportait sur son dos une bonbonne de vin dans un sac de jute. Un drôle lui demande :

- Qu'avez-vous dans votre sac, sur votre dos ?
- Une bonbonne de vin.

- Une bonbonne de vin ? Non c'est une tête de Boche !, répond le gamin.

- Une tête de Boche ? Tiens, voilà ce que j'en fais !

Et de jeter le sac sur la route ! La bonbonne se casse, ce qui dessaoule le bonhomme qui, à 50 ans courait très bien. Et le drôle de se sauver alors que personne ne le craignait, bien au contraire.

Il alimentait les bistrots en truites et gibier. Il en vendait aussi aux particuliers et était très généreux. Ainsi il en a fourni à Mme Laberche, la receveuse des Postes, pour alimenter son fils Jean sans doute malade de la tuberculose. Il en donnait aussi aux femmes de prisonniers qui en faisaient des pâtés pour garnir les colis faits chez Mme Tabuteau.

Un jour qu'il était à braconner à la fosse de "Jean le Sot", au-dessous du Guillon, les gendarmes le chopent : " Tu es pris cette fois ! ". " Pas encore, Messieurs ! ", répond Suquet qui plonge et ressort de l'autre côté, leur filant entre les doigts. Il pouvait rester longtemps sous l'eau en respirant avec un roseau.

Son élève en braconnage, " Belette ", s'évadait de son camp de prisonnier de guerre à chaque printemps. Enfin, il finit par réussir ! En arrivant chez lui, sa femme le dénonce. Il s'est retrouvé en Allemagne et a été libéré avec les autres.

Suquet faisait partie de l'équipe de tâcherons qui travaillaient pour les frères Dedieu et leur entreprise de noyers. Un jour, au Maine aux Anges, village à côté de Villebois-Lavalette, l'équipe arrive à 9 heures sur le chantier. Suquet avait déjà fait honneur à la bouteille (M. Dedieu en apportait 12, du vin à 7-8 degrés). Il se couche

puis, s'adressant à l'arbre, haut et fort : " N'aie pas peur, je ne te ferai pas de mal aujourd'hui ! " .

Il ramonait les cheminées des gens de Mouthiers. Pour le faire, il se mettait dans la cheminée et toute la suie lui tombait dessus. Ensuite il sébrouait comme un chien pour faire partir la poussière.

Suguet habitait au Petit-Poinneau et il chantait " Je chanterai, je chanterai toujours " en se rendant chez lui. Quand il tendait des cordelles (cordes avec un hameçon pour pêcher des anguilles), il était impossible de trouver le départ tant c'était bien camouflé.

Il est mort noyé par accident pendant l'inondation, en novembre 1952. Il a été repêché dans le bassin de l'usine. Mais certains ont des doutes sur sa mort : sa musette et ses bottes étaient restées au lavoir communal. et il nageait comme un poisson. Il aurait pu être assommé. Son corps a été mis momentanément sous du papier, ses pieds dépassaient. Mme B... avait lavé son linge peu avant que l'on retrouve son corps dans le bassin. Comme elle était enceinte, les gens ne voulaient qu'elle regarde la scène de peur qu'elle soit trop impressionnée.

LE CURÉ JOLLY



Il est arrivé à Mouthiers en 1937. Auparavant il était curé à Charmant mais exerçait aussi à Voulgézac, Rouffiac, Plassac, Juillaguet. Les adultes d'aujourd'hui qui l'ont connu enfants disent : " C'était génial avec le curé Jolly. Les meilleurs moments de ma vie... Il était extraordinaire ! " .

Pendant le catéchisme il avait l'habitude de fermer les yeux après avoir posé une question. Alors les gamins lisaient les réponses et le curé Jolly, qui n'y voyait rien : " C'est très bien ! " .

Il enseignait le catéchisme de " persévérance " -année après la communion solennelle- et installait les enfants dans la salle commune. Quand il faisait faire une dictée les enfants, espiègles, écrivaient tout : le texte religieux, les interventions avec Eugénie, la servante, " point " et " virgule " en entier... Un des enfants s'arrangeait pour passer derrière le curé, vérifiait l'orthographe des mots difficiles et l'indiquait aux copains. Personne n'avait de fautes : " C'est bien mes enfants ! " .

Pendant la messe il se retourne vers ses enfants de choeur : " Dominus vobiscum, va voir chez le cordonnier si mes chaussures sont prêtes. " .

Un jour, le curé prêchait du haut de sa chaire. Son vieux père s'était placé sous celle-ci et dormait.

Quelqu'un bouge une chaise, le père se réveille et s'écrie :
" J'oroyais qu'o l'était toi que cheyait de ton bazar ! " .

Mariage de C..., qui n'a pas fait sa communion. H..., que le curé Jolly avait baptisée en 1933, fait en chemin la leçon à son futur époux. Cependant celui-ci n'a rien dit des prières. Mais à la fin de la cérémonie de mariage, le curé : " C'est très bien mon ami, allons boire un Cognac. "

Il ne lui fallait pas d'alcool à cause des ulcères variqueux qu'il avait aux jambes. Alors Mme Augereau lui donne du lait au cours d'une visite chez elle : " Merci ma bonne dame, c'est bon pour mes jambes. "

Le curé Jolly se souciait peu de sa tenue vestimentaire. C'était en général un pan de sa soutane qui lui servait de torchon pour essuyer une table.

Alphonse Herbacher, réfugié de Petite-Rosselle qui avait 16-17 ans au début de la guerre, était intarissable sur le curé Jolly dont les galoches tombaient à grand fracas lorsqu'il s'agenouillait.

Quand il était chez les L..., il se dirigeait vers le pot à tabac qui était sur la cheminée et se servait.

Il avait relancé le pèlerinage de Charmant, en 1926 ou 27 lorsqu'il officiait dans cette commune, et disait à cette occasion : " Je suis le curé le plus joli de la commune la plus charmante ! " .

Le curé Jolly avait une voix tonitruante qui l'aurait dispensé de micro à notre époque. Pendant les

processions il disait aussi aux enfants : " Chantez plus fort ! Plus fort ! " .

Pour ses jambes il allait en cure à Tercis-les-Bains, près de Dax. Parfois il lui arrivait de remplacer le curé du lieu qui, lui, avait une voix faible. Les paroissiens étaient très étonnés et se demandaient à qui ils avaient affaire. Malgré tout ils lui ont offert en cadeau un gâteau local -un gâteau pastis-. Notre bon curé Jolly en a été très touché.

LES DISTRACTIONS A MOUTHIER'S



Dans ces années-là il n'y avait pas la télévision. On n'a pu la capter à Mouthiers qu'à partir de 1960. Mlle Augereau, par exemple, a acheté son premier poste en 1963. Alors, les gens aimaient s'asseoir devant leur porte, à la belle saison, et discutaient avec leurs voisins, regardaient passer les gens et les rares voitures qui circulaient. C'est dire si les séances de cinéma avaient du succès et si l'on ne manquait pas le spectacle quand un théâtre ambulante s'installait dans le bourg ou lorsqu'un cirque était de passage !

Le cinéma

Pendant la guerre, c'est Mr Charles, des Balatries, sur la commune de Chadurie, qui faisait opérateur de cinéma. La presse a parlé de Mr Charles il y a quelques années à propos du petit musée qu'il avait installé aux Balatries avec d'importantes collections de projecteurs divers, de films anciens et d'affiches de cinéma. Devant l'intérêt de ces collections le Département de la Charente en a acheté une bonne partie pour monter un musée dans le cadre de Magélics, le pôle image.

Donc, Mr Charles arrivait, une fois par semaine, avec son vélo tractant une remorque qui contenait tout le

matériel de projection. Un peu comme faisait le Kaifa, épicerie ambulante sur triporteur, avec toute la marchandise dans le coffre du cycle. Les séances avaient lieu au restaurant Videau devenu ensuite Labidurie puis Lamazières (de grand-mère, à mère, puis fille) et, plus tard, il y en eut aussi chez Mlle Ginet, au restaurant de la gare. L'écran était placé au fond de la salle, devant la fenêtre donnant sur la rue de l'église et le projecteur, sur un trépidé à l'autre bout. Entre les deux, les spectateurs venus en grand nombre, assis sur des bancs; en particulier toute la famille Lauzeille avec sa chienne Dolly.

Il y eut d'abord des films muets puis des films parlants. Souvent revenaient les films de Charlot. A l'entracte, faute de toilettes publiques, les messieurs arrosaient la murette du pont, en face du restaurant !

Puis entre 1946 et 1953 Jean Descrides prit la succession de Mr Charles et, à la bicyclette avec remorque succéda un triporteur. Le nouvel opérateur, qui officiait pour la société Cinémonde, venait avec son père et sa mère. C'est elle qui faisait ouvrir et vendait des cacahuètes à l'entracte. Avant celui-ci, la première partie de la séance comportait un documentaire et les actualités Gaumont qui intéressaient beaucoup les gens puisqu'il n'y avait pas de télévision.

Dans les années 1970 un ciné-club a fonctionné quelque temps. Les films étaient fournis par la FCOL. Les séances de projection, avec un appareil de 16 mm, ont eu lieu dans la salle du premier étage de Mlle Ginet puis dans la salle des jeunes installée alors en haut de l'annexe du presbytère. Dans ce dernier local, ne venaient

en hiver que les spectateurs courageux, car le poêle n'arrivait pas à réchauffer l'atmosphère !

Le Théâtre des familles

Le théâtre ambulant est venu deux années de suite, sans doute en 1950 et 1951. La première fois, la troupe est restée plus d'un mois. Elle était dirigée par un jeune célibataire grand et sec. Le théâtre était abrité sous un chapiteau monté sur le champ de foire de telle façon que la pente du terrain -qui n'a été nivelé qu'après 1980- permettait de bien voir la scène depuis les gradins. Les acteurs logeaient soit dans des caravanes, soit chez l'habitant: chez Mme Doublet au champ de foire, chez le père Masson, chez Jocelyne. Ils étaient très gentils et bien intégrés à la population.

Ils jouaient de grands classiques populaires qui faisaient le plein : Les Misérables, Les deux orphelins, La porteuse de pain, Mon curé chez les riches. Bien qu'il y ait deux à trois séances par semaine, pour avoir une place il fallait louer à l'avance. A 11 heures 30, en débouchant, les gens se précipitaient pour réserver leur place. Certains, comme Nénette Forgeron ("la Blanche"), ne manquaient pas une représentation.

Tout le monde trouvait les acteurs excellents. En voyant la pièce " La belle mère enragée " une spectatrice était tellement secouée de rire qu'elle en a effacé le numéro qui était peint sur son siège et qui s'est retrouvé imprimé sur son tablier noir ! Le spectacle durait deux

heures entrecoupées d'un entracte et se terminait vers minuit.

Le dernier jour de la présence du théâtre à Mouthiers avait lieu le Final qui s'intitulait " Tout Mouthiers en revue " et mettait en scène les gens de notre commune. L'actrice vedette de la troupe était accompagnée de ses parents. Or, son père avait le physique du Père Durousseau et, les mains derrière le dos, l'imitait à la perfection. Ce final était très apprécié et, après, les gens terminaient la fête en allant danser chez Mlle Ginnet.

HISTOIRES D'ARGENT

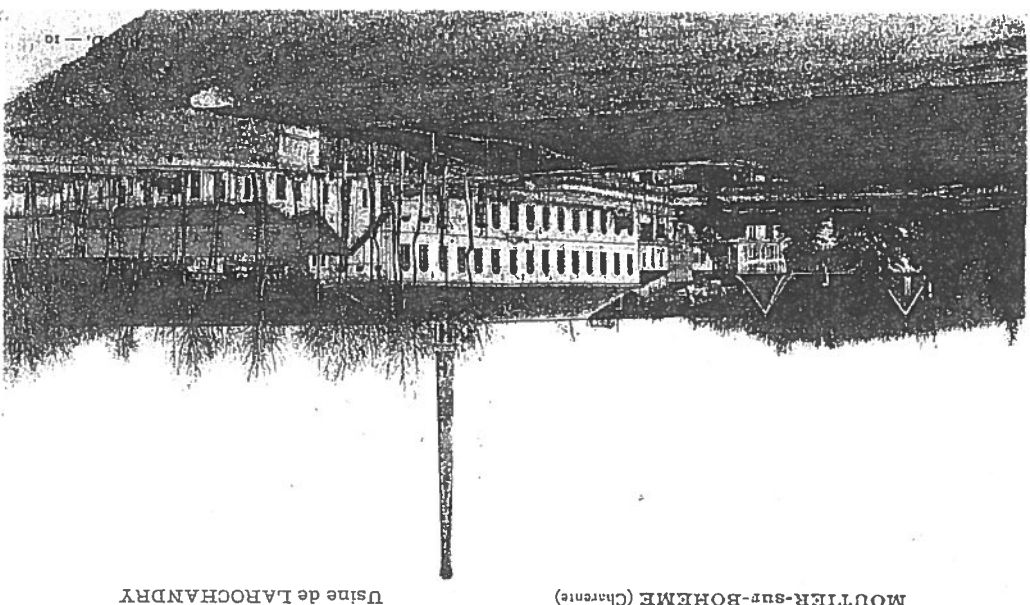


◇ Cherchez bien dans le fond de la Boème, tournez et retournez la vase, vous trouverez peut-être des louis d'or, comme il est arrivé à ce riverain qui n'en croyait pas ses yeux en voyant un éclat doré dans le soleil. Mais il a eu beau retourner les cailloux dans le coin, il n'en a pas trouvé d'autres.

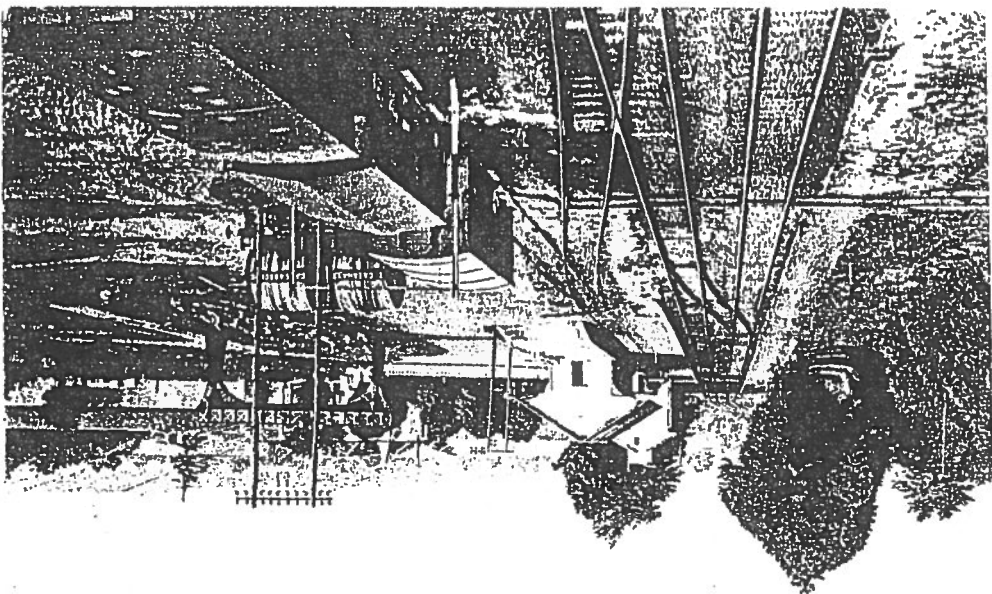
◇ Vers la fin du 19e siècle, un homme d'affaires de Mouthiers avait fait perdre l'argent que lui avait confié ses clients. Il invite les gros créanciers au restaurant et met une bougie devant chaque convive. On s'étonne : " Mais enfin, quel gaspillage, dans le cas présent... ! " . Réponse : " On n'y voit jamais trop clair ! " . C'est devenu un dicton dans Mouthiers.

◇ Une grand-mère se laisse convaincre d'acheter une télévision. " Cela vous tiendra compagnie ! " . Qu'à cela ne tienne, l'installateur-vendeur vient pour installer l'antenne sur le toit et la grand-mère tient absolument à le payer et met l'argent sur la table.

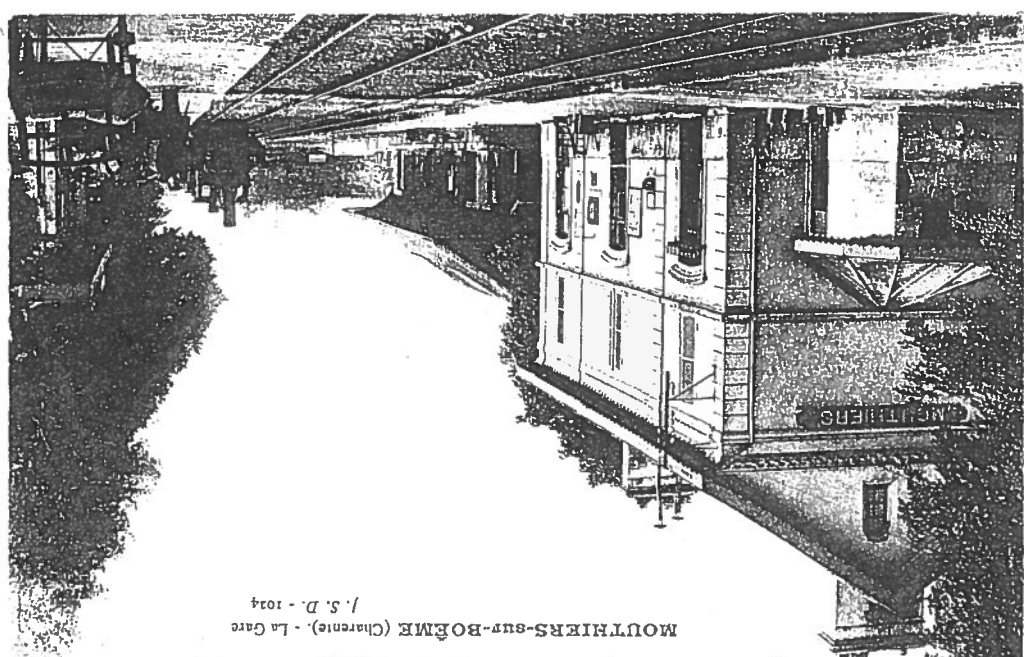
L'installateur : " Ce n'est pas prudent de laisser cet argent sur la table; je ne le prendrai que mon travail fait ". A force d'insister la grand-mère finit par " ranger " son argent. Après l'installation elle veut enfin payer,



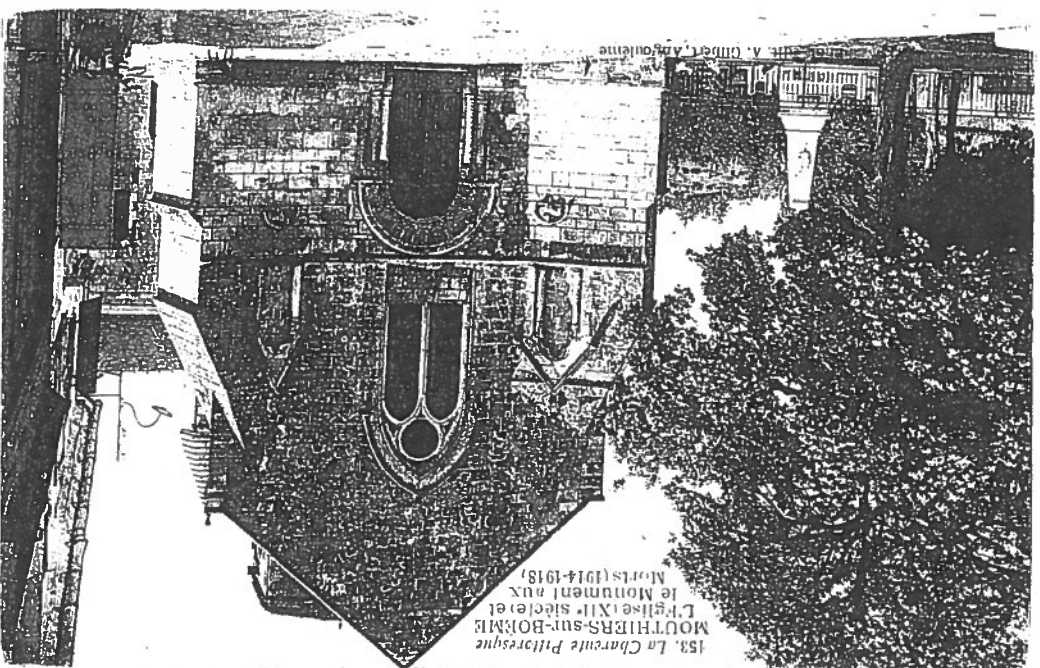
MOUTIER-SUR-BOHÊME (Charente) Usine de LAROCHEANDRY



MOUTHIERS (Charente) — Vue générale de la Gare.



MOUTHIERS-sur-BŒME (Charente). - La Gare
J. S. D. - 1024



cherche l'argent, ne le trouve pas, fouille dans la cuisine, fouille dans la chambre... cherche et cherche. L'installateur aide la grand-mère puis, fatigué et ne voulant pas partir avant qu'elle ait retrouvé son argent, de crainte d'être accusé de l'avoir mis dans sa poche, s'assied sur une marche menant à la chambre. Il passe machinalement la main dans une des chaussures rangées sur les marches... et trouve l'argent !

◇ Un Monsieur avait caché ses économies dans la cuisinière. À l'automne, les froids revenus, sa femme allume la cuisinière. Plus de froid et... plus d'économies !

◇ Un été, Mademoiselle Simone Ginet, de l'hôtel-restaurant de la Gare, hébergeait une équipe de préhistoriens-archéologues sous la direction d'un professeur de l'université de Bordeaux. Quelqu'un de Villacoublay a eu besoin d'aller aux toilettes -toilettes à la turque, dans la cour, sous le marronnier-. Le portefeuille du Monsieur tombe dans les toilettes. Comment le récupérer ? À force de réfléchir, Mademoiselle Simone a une idée : " Si on essayait avec une balance à écrevisses ! ". Ça a marché ! On récupère le portefeuille... bouseux. L'équipe se retrousse les manches, sort les papiers, sort les billets, lave les papiers, lave les billets, sèche les papiers, sèche les billets. Le soir le professeur brandit un de ces billets sous le nez de Simone et, pince sans rire : " Étant donné que l'argent n'a pas d'odeur, voulez-vous nous servir du champagne et trinquer avec nous ? "

HISTOIRES D'ANIMAUX



Le chamelet

Un cirque s'est installé sur le champ de foire. Pendant la nuit, une chamelle est prise des douleurs de l'enfantement. Que faire ? Les gens du cirque vont téléphoner chez Mademoiselle Simone qui faisait office de téléphone public à une époque où très peu de Moustériens avaient le téléphone -28 abonnés en 1966-. Les gens du voyage réveillent Mademoiselle Simone qui, à son tour, réveille le, ou plutôt, la femme du vétérinaire de Blanzac. Cette dame, très désagréable au téléphone : " Etre réveillée en plein sommeil, ce n'est pas drôle ! " " Ce n'est pas pour moi, dit Mademoiselle Ginet, je vous passe l'intéressé ". Celui-ci s'explique. Une chamelle ! Quelle affaire ! ! Et le chamelet est né... avec le vétérinaire !

Le perroquet insolent

Un mois par an, Mademoiselle Ginet hébergeait ses cousins et leur perroquet rapporté d'Afrique où son cousin construisait, au Congo, la ligne de chemin de fer, de Brazzaville à la mer. Un client, Mr. Roger, arrive : "Ouvrez-vous là ? Un perroquet ? ". " Eh oui, un perroquet ! Celui de mes cousins ".

Mr. Roger: " Bonjour Jacquot ". Silence. " Bonjour Jacquot ". Toujours le silence. " Tu ne me dis rien ? ".

Quand le perroquet n'aimait pas les gens, il se retournait et ne laissait voir que sa queue, ce qu'il fit. "Alors, tu ne me dis rien ? ".
Le perroquet fait alors face: " Tu es un con ! ", laissant Mr. Roger pétrifié.

Le perroquet ébahi

Une autre famille avait un perroquet et un locataire, employé à la Gare. Perroquet et locataire ne s'aimaient pas. L'employé faisait les 3/8 comme les ouvriers. Une fois, il rentre à la nuit et donne un coup de sa clef sur le bec du perroquet qui en reste tout muet. Et peut être est-ce de cela qu'il est mort peu après ?

Le bouc malade

Dans une ferme, un bouc est malade. On fait venir le vétérinaire qui trouve l'animal dans la cour.:

- Votre bouc est très malade, Madame, il faut le rentrer. Où le mettez-vous ?
- Dans ma cuisine.
- Vous n'y pensez pas ! Et l'odeur ?
- Il faudra bien qu'il s'y fasse !

Le bouc de Dalignac

C'était pendant la guerre. Le père Baudu et des copains " faisaient " du bois Chez Dalignac, sur la commune de Voulgézac. Ils entendent de la musique venant du logis, comme s'il y avait un bal (il y avait effectivement de temps en temps un bal clandestin). " Allons-y. Y'aura bien un coup à boire ! ", pensent-ils. Ils

entrent, ouvrent une porte et voient... un bouc couché sur un lit.

Le biquet

C'était un petit biquet qui grandissait dans la maison comme s'il avait été un petit chien. Il allait et venait, montait les marches pour aller dans les chambre et les redescendait. Mais un petit biquet, ça grandit et les cornes de celui-ci s'annonçaient par de petites bosses sur son crâne. Il se trouva, un jour, dans la chambre, en face de l'armoire à glace, vit un autre biquet, fonda tête baissée et, du coup, défonça la glace et l'armoire !

HISTOIRES DE VEHICULES



M. Xx... avait une voiture Renault. Il s'arrête au bistrot. Pendant ce temps un plaisantin ferme le robinet d'arrivée d'essence. Mr Xx... boit son verre, remonte dans sa voiture et tire sur le démarreur. La voiture ne démarre pas. Il tire à nouveau et rien ne se passe. Et elle ne démarre toujours pas malgré plusieurs autres tentatives.

Le plaisantin :

- As-tu vérifié l'arrivée d'essence ?

M. Xx... :

-Fichre mon cher, j'arrive de Blanzac avec ma voiture !

M. Z... a pris son vélo pour aller rendre visite à " la Poupée ". Pendant la visite, des copains jettent le vélo à l'eau, dans la Boème, vers le lavoir communal. À sa sortie Mr Z... cherche son vélo partout, ne le trouve pas, cherche et recherche... Alors, en désespoir de cause, il est rentré chez lui à pied.

Un jour, le père N... s'était arrêté chez Soulet, un des nombreux bistrots de l'époque où l'on servait un vin à 7 ou 8 degrés ou même de la " piquette " faite avec les rafles de la vendange qui donnaient du goût mais guère d'alcool. Dans la rue, son cheval attendait patiemment

qu'il sorte. Mais, à l'intérieur, le père N... n'était pas pressé et le temps passait... et le cheval attendait toujours. Alors un plaisantin installa un journal sous le nez du cheval. Quand il sortit, le père N... devint furieux car il n'apprécia pas la plaisanterie.

L'usine de Bourisson, à Voeil, expédiait ses feutres à la gare de Mouthiers. Elle recevait aussi par là sa laine en énormes ballots. Le transport se faisait sur un chariot à fond plat tiré par deux chevaux. M. Cheminade, du Sterling, a longtemps fait le cocher. Quand il rencontrait les enfants du Roc qui allaient à l'école ou en revenaient il les faisait monter dans le chariot et, bien contents, ils effectuaient le trajet perchés sur les paquets de feutre ou sur les ballots de laine.

M. N... revenait de Royan, tranquillement, en voiture. À La Rochandry les gendarmes de Blanzac l'arrêtent : " M. N..., vous avez un phare qui ne fonctionne pas ". " Ah, bon. J'ai des ampoules dans la voiture, je vais en mettre une neuve ". " Oh, si près de Mouthiers, rentrez, vous la mettez chez vous, on vous fait confiance. "

Le lendemain M. N... change l'ampoule puis fait le tour de la voiture pour vérifier les autres... et découvre que les feux rouges ne marchaient pas. Sur ces entrefaits, les gendarmes " rappellent " : " M. N... on a failli vous siffler de nouveau, hier soir ! ". " A cause des feux rouges ?... "

Il était général, adorait la pêche et habitait dans un village, sur la commune de Voulgézac. Il allait donc,

avec son vélo, pêcher dans les tourbières de Mouthiers. Mais, malgré l'amour de la pêche et l'amour du vélo, il fallait avaler les côtes, à l'aller, mais surtout au retour, quand on est gorgé de soleil... et qu'on a voiture avec chauffeur comme ordinaire ! Un jour, il va donc chez le père Soulet, marchand et réparateur de vélos. (C'est madame qui tenait le bistro où l'on trouvait aussi de l'alimentation). Donc, notre général dit au père Soulet : " Ce serait bien si on pouvait mettre un petit moteur sur le vélo ". Le père Soulet éberlué : " Mais, ça existe ! Ça s'appelle un vélomoteur ! ". " Vraiment ? Ça alors ! J'en veux un. J'en commande un tout de suite ! "

Un autre personnage avait bien un vélomoteur et sa femme en avait un aussi. Et de partir tous les deux sur les routes. Mais ce n'est pas parce qu'on est retraité qu'on n'a pas le droit de rêver... à un scooter ! Il va donc chez le marchand qui lui propose de l'essayer. Et c'est parti et bien parti... " C'est que ça roulait bien ! Alors j'ai mis un peu les gaz, et l'engin s'est cabré ! Oui, cabré ! ". Or, notre personnage n'était pas du tout cavalier. Alors, sa femme et lui en sont restés au vélomoteur.

LA GARE DE MOUTHIERS

Entre 1945 et 1955



Après la deuxième guerre mondiale la gare de Mouthiers était très active. Elle vivait grâce aux voyageurs prenant les omnibus qui circulaient entre Angoulême et Bordeaux, et vice-versa. Ces trains s'arrêtaient dans toutes les gares et passaient trois fois par jour.

Elle vivait aussi grâce au trafic des marchandises. Une voie de garage arrivait devant une immense marquise où l'on entassait les colis. L'usine de feutre de Bourisson à Voeuil était un gros client de la SNCF et c'est journellement que Messieurs Rougier et Thomas, du Roc, transportaient, avec une carriole tirée par quatre chevaux, dans un sens les balles de laine qui alimentaient l'usine et dans l'autre sens les feutres. Il y avait aussi les établissements Defarge, de Blanzac, qui recevaient tous leurs produits à la gare et, en particulier, les engrais qui représentaient un gros volume. Il y avait également l'arrivée, par wagons, du kaolin qui servait à faire le papier couché à l'usine de Mouthiers et le départ des commandes de papier. C'est M Lauzeille qui effectuait le transfert avec un camion.

Sur le terrain actuellement occupé par les ateliers communaux et la maison de Mr Milan il y avait un dépôt de billes de noyers et de marnages (les plus grosses branches qui servaient à la fabrication des sabots de bois et des semelles des sabots à dessus de cuir). Les billes étaient parées (préparées) sur place pour être présentées à des acheteurs venant d'Angleterre, d'Italie, et aussi de France, de Nice en particulier. Ces troncs étaient destinés à être soit déroulés, soit tranchés et servaient à la fabrication de meubles et de crosses de fusils. Présentés en lots de 30 à 100 pièces, une fois vendus ils étaient chargés sur des wagons spéciaux avec une grue sur rails qui enjambait le chantier. A l'extrémité de ce chantier une plaque tournante permettait de rentrer et de sortir les wagons. A l'époque, ce commerce de bois de noyer était exploité par les frères Dedieu, Léandre et André qui, tout en gérant un commerce de chaussures à Mouthiers, avaient cette activité parallèle.

LE COMMERCE DES NOYERS ET LE MAGASIN "JAUNET"

Entre 1945 et 1955



Ce commerce, que nous avons évoqué à propos de la gare de Mouthiers, était tenu par les frères Dedieu, Léandre et André, en parallèle avec la vente de chaussures. Les bois, qui étaient expédiés par la gare, étaient achetés sur pied dans les champs, l'entreprise possédant un camion-plateau Renault et du matériel pour l'exploitation : un treuil à main, des pioches, des pelles et des haches, matériel qui servait à l'arrachage. Quand les billes étaient trop grosses, pour les sortir en bord de chemin on se servait d'un diable (sorte de charrette sans plateau), tiré par des boeufs ou des chevaux.

Ce travail était effectué par des équipes de tâcherons qui, souvent, travaillaient huit heures à la papeterie Laroche et, ensuite, dans la même journée, arrachaient des noyers. Ces équipes comprenaient, entre autres, Suquet l'homme célèbre de l'époque qui adorait la bouteille. Le travail, après huit heures à la papeterie était très dur, mais Léandre Dedieu ne traitait jamais un marché avec un propriétaire sans prévoir le repas de midi : " J'apporterai l'entrecôte, disait-il, et vous nous préparerez le repas. " Ce repas, auquel participaient tous

les tâcherons, bien sûr, s'éternisait et se déroulait dans une ambiance qui faisait oublier la fatigue.

Les marnages (les grosses branches de noyers) servaient à faire des semelles et des sabots tout en bois qui étaient creusés par des sabotiers de la région, dont M. Porte à Montmoreau, (père d'Alain Porte demeurant au Rosier), M. Doris, à Challignac et M. Parant, au Petit Frisquet, à Angoulême. Le plus ancien sabotier était le sabotier de Mouthiers, le Père Rassat, qui avait son atelier sous la terrasse de M. Sarrazin, au pied du pont de chemin de fer.

A cette époque, le magasin de chaussures Dedieu (on disait chez Jaunet) se trouvait rue de l'église et il était signalé par une enseigne qui avançait sur la rue et représentait un sabot.

La spécialité du magasin était le sabot : le sabot de bois couverts et demi-couverts; le sabot de bois nantais, équipé d'une bride placée à la hauteur du coup de pied, qui se vendait pour les femmes et les enfants; le sabot vernis; la mule charentaise, découverte, pour pouvoir la chausser en mettant des feutres (pantoufles en feutre); la limousine, plus couverte, qui se portait avec une grosse chaussette.

Pour les hommes, il y avait l'Aurillac, sabot en cuir avec un talon en bois que l'on pouvait enfiler avec des feutres ou des basanes; le talon cuir; le trépointe, sabot fantaisie en cuir jaune ou noir bordé de pointes dorées et, pour la campagne, des soques, sabots montants en cuir gras, sains et imperméables, avec semelle en noyer.

On trouvait aussi des sabots montants pour les enfants, dont la pointure allait du 20 au 41. Qui n'a pas eu, entre 1939 et 1950, ses sabots montants ?

Signalons au passages que les Réthoré dont le plus connu, Raymond, était député et qui habitaient le château de Magnac-Lavalette, étaient des clients des chaussures Dedieu-Jaunet.

LES REFUGIÉS

<><><>

La ligne Maginot, ligne de fortifications enterrées et armées, destinée à défendre la frontière commune avec l'Allemagne, séloignait parfois de la frontière de façon importante pour des raisons stratégiques. Alors, entre la ligne et la frontière il pouvait se trouver des populations françaises. C'était le cas de plusieurs zones du nord de l'Alsace et de la Lorraine et, entre autres, des habitants de la ville lorraine de Petite-Rosselle, dans la Moselle, au coeur du pays minier.

Un beau jour de septembre 1939, après la déclaration de guerre avec l'Allemagne, on a donc évacué les habitants de Petite-Rosselle (actuellement environ 8 000 habitants) ainsi que les nombreux autres habitants des endroits où ils allaient être pris entre deux feux. Avec quelques bagages, les familles entières sont montées dans des trains et sont parties vers le sud-ouest, sans savoir où elles allaient.

Certains, une partie des habitants de Petite-Rosselle, sont arrivés à Mouthiers par une fin d'après-midi, après trois jours difficiles passés dans le train, pas dans des wagons de voyageurs, mais dans des wagons à bestiaux. Il étaient 1 000 à 1 100 personnes, soit autant que la population de Mouthiers. Les autorités avaient prévenu le maire de Mouthiers de cette arrivée. Pour la première nuit quelques-uns ont été logés dans l'église, d'autres dans les garages du Docteur Decressac, 80 à l'Hôtel de la Gare

et les autres chez les habitants de Mouthiers qui a ainsi vu sa population doubler en un instant.

M. Aupetit, père de l'ancien coiffeur, a pris une famille restée sur le Champ de Foire après répartition des autres familles : " On n'est pas riches mais on partagera ! ". Ancien combattant de la guerre de 14, sa photo en soldat était accrochée au mur. Le Mosellan, tout gêné : " J'ai combattu contre vous en 14-18... ". (Il faut dire que l'Alsace et la Lorraine ayant été annexées par l'Allemagne, après la guerre de 1870, Alsaciens et Lorrains étaient donc obligés de faire leur service dans l'armée allemande jusqu'au retour de ces deux provinces au sein de la France en 1918). " Tu vas manger la soupe. C'est pas parce qu'on s'est battus l'un contre l'autre qu'on va continuer ! ". Et le Lorrain de pleurer...

Madame Courtaud, qui faisait partie de la Croix-Rouge (Mme Tabuteau en étant la Présidente), a fait de la soupe dans la maison qui, plus tard, a accueilli pendant longtemps la pharmacie, rue de la Boème, et où vient d'ouvrir une cordonnerie. Auparavant elle s'est occupée, avec le Docteur rossellois Leibovic du bébé né dans le train, à l'arrivée à Mouthiers. Ce Docteur a disparu, un jour, peu avant la rafle des Juifs par les Allemands et plus personne n'a eu de ses nouvelles.

A l'Hôtel de la Gare, raconte Mlle Ginet, quand tous les lits ont été pris on a mis des matelas par terre, et les hommes ont été installés dans la salle de bal. On a fait de la soupe, du café. On s'est procuré tout le pain qu'on a pu, et l'épicerie de Mme Bouvier (dans le garage actuel de M. Chiron) a été quasiment dévalisée. Les réfugiés sont restés un mois dans l'hôtel avant d'être logés chez

l'habitant. Pendant ce mois, M. et Mme Pictorius, épiciers à Petite-Rosselle, ont aidé à faire la cuisine sur une ancienne cuisinière désaffectée installée dans la grange. Le tuyau sortait à l'emplacement d'une vitre. Des tables et des bancs avaient été disposés pour faire une sorte de restaurant. L'hôtel était le poste de ravitaillement N° 8. Simone (Ginet) faisait les courses à l'épicerie Jarza (où est le magasin de chaussures), aux Docks, aux boulangeries Moreau et Meunier et chez Thomas, le boucher. On lui remettait des factures car ce sont les Rossellois qui payaient mais recevaient, par contre, une indemnité assez importante de l'état.

Certains Mosellans ont été logés quelque temps chez Mme Botteau, locataire chez le Notaire (actuelle maison Lathière) : M. Ditch, brasseur de bière, qui avait sa voiture et n'était pas de Petite-Rosselle, M. Raspiller, qui faisait fonction de Maire pour les Rossellois, avec sa famille. Ces derniers sont ensuite allés chez Mme Meunier, institutrice logée à l'école, et enfin dans la ferme des Humauds. Le garde champêtre de Petite-Rosselle, M. Nicolas Eichtheiter, était hébergé chez le père Parailhou. Il avait grande confiance en M. Ginet qui parlait allemand car il avait travaillé chez Alsthom, à Belfort, si bien qu'un jour il lui a confié un grand secret : il avait un petit sac de toile rempli de louis d'or.

Et qu'étaient devenus les autres Mosellans arrivés par train en même temps que les Rossellois de Mouthiers ? Ils ont continué par le train. A Charmant on n'a pas voulu les prendre, à Montmoreau non plus. Enfin, à Chalais ils sont descendus du train en refusant d'aller plus loin. Le maire, qui n'attendait personne, fut très surpris. Il les a logés dans une ancienne distillerie au sol de terre battue

et dans quelques maisons vides. Ensuite il a réussi à les faire héberger chez l'habitant.

Les réfugiés sont restés un an. Puis, les hostilités ayant provisoirement cessé après l'invasion d'une partie de la France par les Allemands, ils sont rentrés chez eux en septembre 1940, dans des wagons de voyageurs cette fois. L'un d'entre eux, Arthur Heinz, est cependant resté à Mouthiers où il s'est marié.

Quarante ans après son arrivée comme réfugié à Mouthiers, un enfant qui avait une dizaine d'années en 1939, Minging Rigobert, devenu adjoint au maire de Petite-Rosselle, a souhaité, en 1979, que sa commune reprenne contact officiellement avec celle qui l'avait, avec beaucoup de générosité, accueilli pendant un an avec ses concitoyens. La venue d'une délégation d'une cinquantaine de Rossellois, en 1979, a laissé comme souvenir, à Mouthiers, une plaque commémorative sur le mur de ce qui était la mairie à l'époque (la crèche actuelle). L'année suivante, le 1er mai 1980, le serment de jumelage accroché dans la mairie actuelle a été signé, à Petite-Rosselle, par les deux maires maintenant décédés: M. Adrien Ruby pour la ville de Moselle et M. Gilles Ploquin pour Mouthiers. Plusieurs échanges ont suivi ce jumelage.

LA GUERRE DE 1939-45



LES SOLDATS RUSSES

Il y avait, à Mouthiers, des soldats russes (certains marqués par la variole) avec les troupes d'occupation allemandes. Ils logeaient dans la salle de bal de l'Hôtel de la Gare et les chevaux étaient dans la grange située au-dessous. A la gare il y avait une voie de garage qui permettait le chargement ou le déchargement de marchandises : noyers de Léandre Dedieu, papier pour l'usine, etc..., et barriques de vin pour M. Battu. Les russes allaient goûter le vin Battu avec un larron. Ils s'en trouvaient très gais, d'où chants et ensuite danses " à la russe " endiablées. Mlle Ginot et sa mère, les hôtelières, appréciaient beaucoup les chants mais bien moins les danses qui faisaient vibrer les vitres et trembler la maison. Elles ont alors eu l'idée de couper le compteur d'électricité. Plus de lumière, plus de danses. Le lendemain l'interprète, russe de Lettonie, est venu se plaindre. Réponse de Mlle Ginot : " C'est la guerre ! ". C'était la réponse faite par les autorités allemandes aux Français qui se plaignaient des pannes d'électricité qu'ils trouvaient trop nombreuses.

AU VIADUC

Au Moulin du Duc, 20 à 25 allemands gardaient le viaduc avec des russes dit blancs et des polonais. Un russe, saoul, est tombé du viaduc, creusant son trou au

bout de sa chute. Ils sont restés pendant toute la guerre. Ceux du viaduc ont voulu réquisitionner le camion de Léandre Dedieu, un 24 août. Mais le gazogène n'a pas voulu partir car il n'obéissait qu'à son maître.

MENACE

Les allemands ont demandé à M. Parenteau de mettre l'électricité dans les écoles qui leur servaient de dortoirs. Il a prétendu ne pas avoir de fil. Les allemands lui ont donné, du fil pris à l'armée française. Ensuite, problème pour le compteur. M. Parenteau est alors convoqué à la commandanture : " Branchez sans compteur ou fusillé ! " .

LE BOMBARDEMENT

Un jour, le garde champêtre passe dans tout le bourg pour avertir la population que Mouthiers allait être bombardée et qu'il fallait se rendre aux carrières pour se mettre à l'abri. C'est ce que font les gens. Mais Mme L... ne veut pas partir sans son jambon, et sa voisine sans sa vieille mère infirme. Mme L... cherche donc une brouette, charge la vieille femme, charge le jambon, puis les deux voisines se rendent aux carrières. Mais quand elles arrivent l'alerte est levée. Heureusement il n'y a pas eu de bombardement !

Un autre jour, Angoulême a été bombardée. La gare était visée mais les bombardiers opéraient de très haut et de nombreuses habitations ont été détruites. Des plumes provenant de literies éventrées par les bombes sont arrivées jusqu'à Mouthiers !

7 JUILLET 1944 : L'ATTAQUE AÉRIENNE

L'attaque aérienne de trains allemands sur la voie ferrée par des chasseurs canadiens a marqué les esprits car les témoignages sont nombreux. Voici comment elle a été vécue, à Mouthiers par quelques enfants ou jeunes, maintenant retraités.

Témoign n° 1. (Elle avait 18 ans) :

Je revenais de labourer avec mes vaches. Nous descendions la côte de Forges. Au bruit des avions elles se sont mises à courir comme jamais de leur vie. Les poules aussi couraient de peur dans tous les sens. Les avions sont arrivés en piquant et en tirant. Je me suis couchée par terre, puis, en me cachant sous les arbres, j'ai pu finir d'arriver à Forges. C'étaient des avions canadiens à queue double qui arrivaient du sud et revenaient par vagues de quatre. Ils attaquaient un train chargé de troupes allemandes qui remontaient vers le nord. Le soir, les Allemands du train arrivèrent à Forges et demandèrent le couchage : les conducteurs de la locomotive, dans le foin, les officiers, dans le château et la troupe, à la belle étoile. Ils sont repartis le lendemain. La chambre occupée par les officiers a longtemps gardé le nom de " chambre des Allemands " .

Témoign n° 2 :

Je revenais de La Rivière avec une copine. Nous avons été surprises dans le chemin creux entre le haut de Chez Baty et la Croix Guillaud. Les avions tiraient très bas, à ras la ligne de chemins de fer. Nous nous sommes jetées par terre sans égards pour nos bouteilles de lait. Puis j'ai soutenu ma copine qui ne tenait plus sur ses

jambes. Mme Blanloeuil : "Mais qu'est-ce que vous faites là mes pauvres petites ? ". Et elle nous a mises à l'abri. Plus tard nous avons rencontré, sur le pont de chemin de fer, nos mères qui, très inquiètes, venaient à notre rencontre.

Témoin n° 3 :

Il était dans le bourg et s'était mis à l'abri chez Labidurie (le restaurant). Il regardait car il admirait l'approche de la voie par les avions et la précision des tir. Les Allemands avaient reculé la locomotive pour la mettre à l'abri sous le pont du cimetière mais elle a quand même été abîmée par les tir. On a vu par la suite des impacts de balles sur le pont, quatre autres chez Etienne, un dans un poteau électrique. Les enfants, qui avaient ramassé les douilles d'une dizaine de centimètres de long, jouaient avec en guise de pistolet.

Témoin n° 4 :

Après le mitraillage du train des Allemands blessés ont été hébergés à l'Hôtel de la Gare. L'un d'eux avait un trou dans la poitrine et râlait. Mr Battu a été réquisitionné pour le transporter à Angoulême. Un drapeau blanc avait été fixé sur le toit de sa voiture.

Témoin n° 5 :

Elle était dans un champ, en train d'éclaircir des betteraves. Les avions ont fait un piqué. Ils avaient l'air de mitrailler sur La Couronne. De peur, un homme s'est jeté dans le fossé peu avant d'arriver au village des Naulets. Quand l'attaque a été finie elle est allée en vélo à La Couronne chez ses oncles et tantes pour savoir s'ils étaient saufs. Elle a vu, à la gare de La Couronne, une locomotive qui avait brûlé et fumait encore.

Témoin n° 6 :

Pendant l'attaque il admirait le spectacle du haut des collines de Vouglézac, avec les avions qui rasaient la voie ferrée.

Témoin n° 7 :

J'étais alitée car j'avais été vaccinée et à l'époque les vaccins donnaient beaucoup de fièvre (vaccin antidiphthérique, le vaccin contre la polio n'existait pas encore). Et je me levais à chaque passage d'avion pour les voir de la fenêtre.

Témoin n° 8 : (Je fait dont il se souvient ne se serait pas passé le 7 juillet):

Un avion allemand qui effectuait la reconnaissance de la ligne a été repéré par deux ou trois avions canadiens vers le Grand-Guillon. Il a fait demi-tour mais, mitraillé, il est tombé dans les vignes vers Claix. L'aviateur avait sauté en parachute mais s'est tué.

TABLE DES MATIÈRES



Préambule	1
Personnages et petits faits	3
Clotaire	10
Suquet	12
Le Curé Jolly	15
Les distractions à Mouthiers	18
Histoires d'argent	22
<i>Cartes postales</i>	23
Histoires d'animaux	28
Histoires de véhicules	31
La gare de Mouthiers	34
Le commerce des noyers et le magasin " Jaunet "	36
Les réfugiés	39
La guerre de 1939-45	43

Imprimé par photocopie à la Mairie
de Mouthiers-sur-Boëme (Charente)
pour l'Association " Boëme Patrimoine " .

Maquette : J. Lathière.

Dépôt légal : Septembre 2000.

*2e édition revue et corrigée en fonction des
remarques reçues.*